

Introduction

Les fronts intérieurs européens
Une autre approche de la Grande Guerre

Emmanuelle CRONIER et Stéphane LE BRAS

Dans la conclusion des *Effets de la guerre en Bulgarie*, Georges Danaïllow, professeur d'économie politique à l'université de Sofia, résume la situation dans son pays après le conflit :

« La Bulgarie d'avant-guerre devait consacrer une part importante de ses forces morales et de ses ressources matérielles à perfectionner sa langue, à achever ses églises et ses écoles; aujourd'hui, tout cela est organisé et, si l'on peut s'exprimer ainsi, marche automatiquement. [...] Nous avons grand espoir, car toutes les conditions nécessaires, morales, culturelles, techniques et naturelles, sont à coup sûr réalisées. Et tout cela est d'autant plus favorable que le désir du peuple d'acquérir toujours plus de connaissances techniques est évident¹. »

Ce constat, bien que très optimiste, permet de mesurer, comme partout en Europe, les profondes mutations qui ont touché les pays impliqués dans la Première Guerre mondiale et les bouleversements sociaux, économiques et culturels qu'elle a engendrés. Dans le cas présent, ceux-ci sont d'autant plus remarquables que, si la Bulgarie sort de la guerre exsangue et amputée territorialement, les combats dans lesquels s'engagèrent les forces bulgares furent essentiellement hors de ses frontières, dans des zones (Serbie, Roumanie, Grèce) conquises après son entrée en guerre en 1915 aux côtés des empires centraux. Le pays, tel qu'il se présentait dans ses limites de 1914, ne connut donc qu'à distance les affres des combats. Or indéniablement, à lire Danaïllow ou d'autres études similaires², les impacts de la guerre apparaissent phénoménaux, même à distance. Tant pendant qu'après le conflit, ils mettent en évidence, au-delà des soldats eux-mêmes, l'investissement d'une population, d'une économie et d'une société dans son ensemble.

1. Georges T. DANAÏLLOW, *Les effets de la guerre en Bulgarie*, Paris/New Haven, PUF/Yale University Press, 1933, p. 722-723.
2. Voir par exemple Arthur L. BOWLEY, *Prices and wages in the United Kingdom (1914-1920)*, Oxford/New York, Clarendon Press/Humphrey Milford, 1921.

C'est pourquoi, très tôt, les observateurs puis les universitaires ont cherché à appréhender le sacrifice des populations civiles dans une guerre qui les engageait dans quatre longues années de lutte, de survie, de pénurie, de deuil. En Roumanie non occupée par exemple, l'État instaure en 1916 des travaux forcés pour les paysans non mobilisés. Frappés massivement par la perte des membres de leur famille à l'instar des autres populations rurales européennes, « les habitants des villages étaient obligés de travailler pour l'exécution des cultures de toutes les terres de la commune [et] un comité communal devait veiller à l'accomplissement de cette obligation, dont l'exécution, au besoin, se faisait par les gendarmes³ ». En Grande-Bretagne, où la situation est pourtant meilleure que chez les autres belligérants jusque fin 1916⁴, les années 1917-1918 voient un très net essoufflement de l'économie domestique : les taux de consommation de viande, de lait et de beurre ne dépassent pas 70-75 % de ceux d'avant-guerre, poussant les autorités à mettre en place un rationnement en 1918⁵, similaire à celui mis en place en France dès 1916.

Dès lors, si le caractère totalisant – qui ne signifie pas unanimité bien au contraire⁶ – de la Première Guerre est plus ou moins admis depuis plusieurs années maintenant⁷, on peut s'étonner du peu d'études, menées à l'échelle européenne, sur le sujet des fronts intérieurs. Il convient dès lors de s'interroger sur la notion même de fronts intérieurs, sur ses enjeux et ses différents degrés d'interprétation.

Les fronts intérieurs : un concept polysémique

Alors que l'historiographie française connaît dans son ensemble un vaste mouvement de régénération au milieu des années 1970, un groupe de chercheurs français réunis autour de Patrick Fridenson propose un nouvel angle d'approche de la Grande Guerre. Estimant qu'il est désormais temps de « braquer le projecteur sur la face cachée de la guerre : la vie à l'arrière, en fait le front intérieur⁸ », *1914-1918. L'autre front* ambitionne ainsi d'appréhender le conflit par le biais des non-combattants et de ceux qui, loin du

3. Gheorghe IONESCO-SISESTI, *L'agriculture de la Roumanie pendant la guerre*, Paris/New Haven, PUF/Yale University Press, 1929, p. 70.

4. John BURNETT, *Plenty and Want. A Social History of Food in England from 1815 to the Present Days*, Londres, Routledge, 1989, p. 243-253.

5. Theo BALDERSTON, « Industrial Mobilization and War Economies », dans John HORNE (éd.), *A Companion to World War I*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2010, p. 227.

6. Voir à ce sujet Frédéric ROUSSEAU, *La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales*, Paris, Ellipses, 2006.
7. Serge JAUMAIN et alii (dir.), *Une guerre totale : la Belgique dans la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005 ; John HORNE (dir.), *Vers la guerre totale : le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010 ; David BELL et alii, « Autour de la guerre totale », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 366, 2011, p. 153-170.

8. Patrick FRIDENSON (dir.), *1914-1918. L'autre front*, Paris, Éd. ouvrières, 1977, p. 7.

front, en subissent malgré tout les impacts, à l'instar des travaux initiés par Arthur Marwick en Grande-Bretagne⁹.

L'un des principaux intérêts de cette inflexion vers un renouvellement de l'histoire de la Première Guerre mondiale est la redéfinition d'un cadre temporel et structurel pour interpréter le conflit. Celui-ci n'est dès lors plus compris comme une rupture nette dans l'histoire de France – et donc de l'Europe – mais comme une période de transition durant laquelle l'histoire s'accélère notablement. Ce nouveau prisme n'est pas dénué de difficultés, notamment la multiplicité des domaines à étudier, dépassant désormais largement les seules questions politiques, diplomatiques et militaires, elles-mêmes déjà fort complexes. Surtout, pour la première fois, on s'intéresse, dans une réflexion globale, à l'arrière, cet « autre front » ou ce « front intérieur » qui ne mobilise plus seulement les soldats, mais l'ensemble des Français. Devant l'ampleur de la tâche, l'ouvrage s'intéresse essentiellement à des cas macroéconomiques (l'économie de guerre) ou classiques (la grande industrie, les luttes ouvrières), mais une première perspective est ouverte.

Deux décennies plus tard, dans l'*Encyclopédie de la Grande Guerre (1914-1918)*¹⁰, le terme de « fronts intérieurs » apparaît à nouveau, au pluriel cette fois-ci et comme titre de chapitre. S'il n'est pas explicité en tant que tel, deux éléments permettent d'en constituer une définition. Dès l'introduction, Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker expliquent qu'« un lent déplacement s'est produit depuis l'étude du conflit sous l'angle des préoccupations diplomatiques ou militaires [...], vers celle des sociétés dans la guerre¹¹ ». Surtout, le titre exact de la quatrième partie de cette encyclopédie critique est « Fronts intérieurs et culture de guerre », comprenant des articles sur la vie politique, le ravitaillement des populations, les différentes classes sociales, le mouvement ouvrier, les artistes, etc. Si le terme de « culture de guerre » a fait polémique¹², il n'en demeure pas moins que l'expression « fronts intérieurs » s'avère pertinente. Elle permet désormais de placer la focale du conflit non plus sur les combattants et la guerre uniquement, mais sur ses effets directs et indirects sur des sociétés qui la subissent. Elle éclaire de la sorte la diversité des nuances de réactions face au conflit, depuis l'assentiment patriotique jusqu'aux refus de la guerre, en passant par les stratégies d'évitement.

Ce changement de paradigme – et, concomitamment, la réexploitation du terme « front » – permet de saisir les liens vigoureux qui existent

9. Voir par exemple Arthur MARWICK, « The Impact of the First World War on British Society », *Journal of Contemporary History*, vol. 3, n° 1, 1968, p. 51-63.

10. Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Jean-Jacques BECKER (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre (1914-1918)*, Paris, Bayard, 2004.

11. *Ibid.*, p. 13.

12. Nicolas OFFENSTADT, Philippe OLIVERA, Emmanuelle PICARD et Frédéric ROUSSEAU, « À propos d'une notion récente : la "culture de guerre" », dans Frédéric ROUSSEAU (dir.), *Guerres, paix et société, 1911-1946*, Neuilly, Atlande, 2004, p. 667-674.

entre le front et l'arrière, liens exprimés dès août 1914 par Viviani dans son appel aux femmes françaises : « Il faut sauvegarder votre subsistance, l'approvisionnement des populations urbaines et surtout l'approvisionnement de ceux qui défendent, à la frontière, avec l'indépendance du pays, la civilisation et le droit. Debout, Femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la Patrie! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les champs de batailles¹³. » Explicitement ici, les « champs de bataille » trouvent leur écho dans les « champs du travail » où la mobilisation civile doit être à la hauteur de la mobilisation militaire. Pour la première fois, les civils sont appelés à s'impliquer tout autant que les soldats, non pas dans la « zone des armées », mais dans la « zone de l'intérieur » pour reprendre la dichotomie instaurée par l'état-major français et qui, ici aussi, est construite en miroir. En Allemagne et en Russie, loin du front militaire, les intellectuels s'engagent également dans la bataille, comme en témoigne l'« Appel aux nations civilisées » signé par 93 intellectuels allemands, cherchant à réfuter les atrocités imputées à leurs concitoyens engagés dans les armées impériales. De leur côté, les Russes, menés par les intellectuels Davydov et Struve, leur répondent par un article dans *Rousskiiia Vedomosti* quelques semaines plus tard¹⁴. La guerre englobe bel et bien l'ensemble du corps social, menée sur plusieurs fronts, à l'« avant » comme à l'« arrière », par des soldats ou des intellectuels, des commerçants ou des paysans, des hommes ou des femmes.

Dès lors, dans une visée globalisante, l'histoire de la Grande Guerre a désormais pour but de mesurer les impacts des hostilités non plus uniquement sur ceux qui *font* la guerre, mais sur ceux qui, dans la dynamique totalisante du conflit, *sont* en guerre. Il faut surtout, comme le souligne P. Fridenson (reprenant ici l'expression d'Emmanuel Le Roy Ladurie), aborder l'histoire « par le bas » et étudier l'irruption de l'exceptionnel dans le quotidien, de l'anomie dans l'ordre social et économique, de la routine dans l'inhabituel. C'est là un travail complexe qui requiert l'accès à un nombre de témoignages et de documents conséquent, permettant de saisir les systèmes, les mécanismes, les logiques de guerre, mais également les parcours et les représentations de ceux qui peuplent ces archives. Pour ce faire, le recours à l'anecdotique – souvent oublié dans les analyses historiques – est fondamental ; c'est lui qui façonne la vie des millions d'Européens en guerre. Surtout, c'est une méthode qui réclame nuances et comparaisons, autour d'une grille de lecture multiscalaire, depuis le local jusqu'à l'international, depuis l'individuel jusqu'à l'administratif, dans un vaste panorama qui se veut, dans cet ouvrage, transnational et connecté.

Approche complexe enfin par les contradictions qu'elle embrasse : la conception d'une accélération de l'histoire se heurte à un paradoxe qui est celui

13. Appel de René Viviani, 6 août 1914.

14. Voir André LOEZ et Nicolas OFFENSTADT, *La Grande Guerre. Carnet du centenaire*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 148.

du ralentissement du ressenti des acteurs mêmes du conflit, expliquant que dans les témoignages et dans les sources, c'est plus l'attente et l'allongement du temps qui prédominent au front¹⁵ mais aussi à l'arrière¹⁶. Dans le même esprit, l'ensemble des témoignages font se heurter des sentiments antinomiques : celui de vivre une période extraordinaire de l'histoire européenne et celui de devoir affronter un ordinaire de guerre toujours plus oppressant. En dernier lieu, la guerre est également régulièrement perçue comme une catastrophe par ses acteurs car bien souvent résumée à la mort, à la pénurie, à l'effort. Or les conséquences positives du conflit sont indéniables dans de nombreux domaines (médecine, perfectionnement de l'État, lutte contre l'alcoolisme pour n'en citer que quelques-uns présents dans cet ouvrage). Ces obstacles et ces paradoxes peuvent en grande partie expliquer qu'encore jusqu'à aujourd'hui, des pans entiers de ces « fronts intérieurs » soient encore ignorés ou survolés par l'historiographie française en particulier, européenne en général.

Une historiographie encore incomplète

S'il n'est pas question de retracer ici le profil généalogique de l'historiographie de la Grande Guerre, un retour en arrière s'impose. En effet, comme le soulignaient S. Audoin-Rouzeau et J.-J. Becker dans l'introduction de l'*Encyclopédie de la Grande Guerre*, on assiste depuis une trentaine d'années à une « extraordinaire dilatation du champ des perspectives » de la connaissance historique sur le sujet¹⁷. Il faut dire que jusqu'à *L'Autre front* en 1977, l'approche de la Grande Guerre était assez restreinte, notamment en France, fluctuant très nettement avec le temps¹⁸. Jusqu'alors, le propos tournait principalement autour des questions diplomatiques et militaires, à l'image des travaux précurseurs de Pierre Renouvin¹⁹, lui-même blessé pendant le conflit. Par la suite, les travaux se diversifient (ciblage chronologique, expérience combattante, décentrage géographique), tout en gardant la même thématique diplomatico-militaire. Hors de France, les dynamiques sont les mêmes : en Allemagne par exemple, l'historiographie des années 1920 se penche essentiellement sur les origines de la guerre, autour du débat portant sur les responsabilités de celle-ci (*Kriegsschuldfrage*)²⁰. En

15. Nicolas BEAUPRÉ, « La guerre comme expérience du temps et le temps comme expérience de la guerre. Hypothèses pour une histoire du rapport au temps des soldats français de la Grande Guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 117, 2013, p. 166-181.

16. Voir la correspondance de l'allemande Elisabeth Däumer, présentée dans A. LOEZ et N. OFFENSTADT, *La Grande Guerre...*, *op. cit.*, p. 159-160.

17. S. AUDOIN-ROUZEAU et J.-J. BECKER (dir.), *Encyclopédie...*, *op. cit.*, p. 13.

18. Il suffit pour s'en convaincre d'étudier les tables décennales de la *Revue historique des armées*. Certaines périodes démontrent un désintérêt très net pour la Grande Guerre.

19. Voir *La crise européenne et la Première Guerre mondiale*, Paris, F. Alcan, 1934.

20. Citons par exemple Max Graf MONTGELAS, *Leitfaden zur Kriegsschuldfrage*, Berlin/Leipzig W. de Gruyter & Co, 1923, ou Heinrich KANNER, *Der Schlüssel zur Kriegsschuldfrage*, Munich, Südbayerische Verlagsgesellschaft, 1926.

Italie, le carcan de la censure fasciste bride très rapidement les analyses et la parole, les études se limitant à des travaux superficiels basés sur des témoignages de combattants²¹ ou une mise en perspective dans le cadre de l'unification du pays²². En Grande-Bretagne, les écrits s'intéressent avant toute chose au politique et à l'économique²³. En somme, c'était l'histoire politique – au sens large – qui dominait largement.

Il faut attendre les années 1960-1970 pour voir de nouvelles manières d'appréhender le conflit. En France, Gabriel Perreux publie en 1967, *La vie quotidienne des Français pendant la Grande Guerre* tandis que *Les Cahiers de l'histoire* proposent un numéro spécial sur « La France de l'arrière » au tournant de l'année 1967. Les Britanniques, de leur côté, ouvrent de nouvelles voies vers l'histoire socio-économique et l'impact de la guerre sur celle-ci²⁴. C'est dans cette brèche que s'engouffrent plusieurs historiens français, dont ceux de *L'Autre front*. Mais, à partir des années 1980 et surtout 1990, notamment en France²⁵, c'est l'histoire culturelle qui domine l'historiographie de la Grande Guerre, articulant son propos sur une histoire des représentations, des mentalités et des expériences de la guerre. Territoire fécond, il se caractérise par une profonde rupture, véritable tournant historiographique en Europe selon les temporalités différentes : en Russie par exemple, il faut attendre les années 2000 pour voir apparaître les premières études influencées par ce courant²⁶.

En réalité, si, depuis les années 1970, de nombreux domaines ont été exploités ou revisités²⁷, plusieurs chantiers restent en cours. Jusqu'à l'émergence du CRID 14-18 (Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918) dans les années 2000, l'histoire sociale a, par exemple, longtemps et largement été négligée, tandis que l'économie quotidienne n'émerge que dans quelques rares études ou programmes de recherche²⁸. Au croisement de ces deux thématiques, l'histoire des campagnes souffre par exemple d'un vide historiographique abyssal et peu compréhensible lorsqu'on sait la part conséquente des paysans incor-

21. Ministero della Guerra, Comando del Corpo di Stato Maggiore Ufficio Storico, *L'Esercito italiano nella Grande Guerra (1915-1918)*, t. 1, Rome, Provveditorato Generale dello Stato, 1927.

22. Adolfo OMODEO, *Momenti della vita di guerra: dai diari e dalle lettere dei caduti*, Bari, G. Laterza, 1934.

23. Arthur L. BOWLEY, *Some Economic Consequences of the Great War*, Londres, Butterworth, 1930.

24. Jay WINTER (éd.), *War and Economic Development: essays in memory of David Joslin*, Cambridge, Cambridge University Press, 1975.

25. Voir Pierre PURSEIGLE, « A Very French Debate: The 1914-18 "War Culture" », *Journal of War and Culture Studies*, vol. 1, n° 1, 2008, p. 9-14.

26. Citons par exemple Igor NARSKIJ, *Žizn katastrofe. Budni naselenija Urala 1917-1922 gg.*, Moscou, Rosspen, 2001, sur les conditions des populations de l'Oural entre 1917 et 1922.

27. Voir la mise en perspective dans A. LOEZ et N. OFFENSTADT, *La Grande Guerre...*, *op. cit.*, p. 175-193.

28. Citons ici Jean-Louis ROBERT et Jay WINTER (dir.), *Capital Cities at War: Paris, London, Berlin, 1914-1919*, vol. 1 et 2, Cambridge, Cambridge University Press, 1997 et 2012, ou le dossier « Nouvelles pistes de l'histoire urbaine en 1914-1918 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 183, 1996.

porés dans les armées sur les fronts occidental ou oriental, alors que des études sont publiées au moment même du conflit²⁹. S'il existe quantité de monographies sectorielles, locales ou régionales, en France³⁰ comme à l'étranger³¹, les synthèses nationales sont extrêmement rares³² et aucune n'a été réalisée à ce jour sur le sujet. Même l'histoire économique, (re)mise au goût du jour par *L'Autre front*, tourne quasi exclusivement autour des questions d'approvisionnement en armement et de réponse aux besoins du front³³, tandis que les investigations plus larges ne s'intéressent qu'aux grands secteurs économiques traditionnels³⁴, même si plusieurs manifestations et publications s'avèrent très pertinentes et utiles³⁵. Des pans entiers de la société sont oubliés tels les commerçants, les petites et moyennes entreprises ou les artisans pour ne citer que quelques exemples dont on ne trouve que des études partielles ou locales³⁶. Ainsi, dans le récent *Travailler à l'arrière (1914-1918)*, les questions socio-économiques abordent – souvent avec un regard nouveau et des angles d'approches stimulants et appréciables – essentiellement des sujets classiques : gestion des propriétés agricoles, encadrement des prisonniers et des travailleurs étrangers,

29. Voir par exemple Grégoire ALEXINSKY, « Les paysans russes et la guerre », *La Grande Revue*, n° 4, avril 1917, p. 213-229, ou Louis BATCAVE, « La prospérité agricole et la cherté de la vie dans un canton rural pendant la guerre », *Nouvelle Revue*, 15 février et 1^{er} mars 1918, p. 304-313 et p. 34-49 (sur le Béarn).

30. Les exemples sont nombreux dès la fin de la guerre jusqu'à nos jours. Notons par exemple Michel AUGÉ-LARIBÉ, *L'Agriculture pendant la guerre*, Paris, PUF, 1925 ; Julie REYMOND, *Au nom de la « terre »*, mémoire de maîtrise soutenu sous la direction de Gilbert Garrier, Lyon II, 1992 ; Charlie GALIBERT, *Sarrola 14-18. Un village corse dans la Première Guerre mondiale*, Ajaccio, Albiana, 2008 ; Daniel BERNARD, *L'Indre dans la Grande Guerre*, Saint-Avertin, Sutton, 2013 ; Mino FAÏTA et Jean-François VÉROVE, *La mobilisation des champs et des usines durant la Grande Guerre*, Thonon-Bains, Éd. de l'Astronome, 2014 (sur la Savoie).

31. Voir par exemple William R. SCOTT (dir.), *Rural Scotland during the War*, Oxford, Oxford University Press, 1926 qui regroupe cinq études éparses sur la situation des campagnes en Écosse pendant le conflit. En Allemagne, le récent *War Experiences in Rural Germany (1914-1923)* de Benjamin ZIEMANN (New York, Berg, 2007) aborde surtout la question des combattants d'origine rurale.

32. Pamela HORN, *Rural Life in England in the First World War*, Dublin, Gill and MacMillan, 1984.

33. Évoquons ici l'excellent ouvrage de Rémy PORTE, *La mobilisation industrielle. « premier front » de la Grande Guerre*, Paris, Éditions 14-18, 2006, qui en réalité ne porte que sur les usines de guerre, suivant les pas tracés par Georges-Henri SOUTOU dans *L'Or et le sang. Les buts économiques de la Première Guerre mondiale*, Paris, Fayard, 1989.

34. Dans le récent recueil dirigé par Philippe NIVET, Coralie COUTANT-DAYDÉ et Mathieu STOLL, *Archives de la Grande Guerre. Des sources pour l'histoire*, Rennes, PUR, 2014, le précieux chapitre de Pierre Chanceler sur les sources de « L'économie de guerre » ne porte quasi exclusivement que sur la politique industrielle, les transports et le ravitaillement des armées. Il en va de même avec Hubert BONIN, *La France en guerre économique (1914-1919)*, Paris, Droz, 2018 qui se concentre sur la grande industrie ou le grand commerce.

35. « Travaux publics de guerre et d'après-guerre : administration, politiques et expertises autour d'un ministère civil mobilisé pour la guerre de 1914-1918 et la reconstruction », *Pour mémoire. Revue des ministères de l'Environnement, du Développement durable et de la Mer, du Logement et de l'Habitat durable*, hors-série, 2015-2016.

36. Citons par exemple Antoine VERNET, « La gestion de la main-d'œuvre ouvrière durant la Première Guerre mondiale, la pratique d'une entreprise française moyenne en région stéphanoise », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 267, 2017, p. 111-122.

grandes industries, buts de guerre, fiscalité³⁷. Même l'historiographie anglo-saxonne, peut-être la plus en pointe dans le domaine des questions relatives à l'arrière en guerre, reste encore silencieuse sur ces thématiques, comme en témoigne la collection récemment coordonnée par J. Winter. Dans ce qui constitue la plus récente et la plus précise des synthèses sur le sujet, l'attention est portée sur « les dommages infligés par la guerre [qui] furent stupéfiants » pour la « société civile » pendant le conflit³⁸. Pourtant, si de nombreux chapitres permettent un renouvellement de la compréhension des enjeux à l'arrière pour les familles, les relations genrées, la vie culturelle (dans le tome 3), ceux étudiant la société rurale et l'économie de guerre, abordés dans le tome 2, ne présentent qu'une vision générale de la situation, toujours centrées sur les besoins du front et non l'emboîtement des enjeux – et en conséquence les multiples renégociations des impératifs à différentes échelles (personnelles, communautaires, nationales, internationales) – entre le front et l'arrière.

Ce sont ces raisons qui expliquent la composition de cet ouvrage : en multipliant les angles d'approches sociaux et économiques, il s'agit de tracer, en nuances, les premières lignes de convergence et de divergence d'une société européenne en guerre. Cette démarche est d'autant plus légitime que la Première Guerre mondiale se singularise par une immersion immédiate et prolongée de l'arrière dans le conflit et une mise en tension permanente des fronts intérieurs.

Chaos, solidarité et mise en tension : les fronts intérieurs à l'épreuve de la guerre

À l'instar de Jay Winter, s'interroger sur les fronts intérieurs revient à poser la question de la manière dont les populations, loin du front, ont réussi à gérer un quotidien complètement bouleversé par les conditions de guerre. Il y a bien entendu l'absence d'une large partie des hommes, mobilisés loin de chez eux dans le meilleur des cas, fauchés par les balles, les obus ennemis voire portés disparus dans le pire. Mais cette gestion du quotidien renvoie également à la hiérarchisation des impératifs et des priorités dans une société désorganisée dans un premier temps, puis très rapidement tout entière tendue, selon les injonctions gouvernementales de l'ensemble des pays en guerre, vers un seul objectif : la victoire et la paix.

Éprouvées par la guerre et sa durée, les sociétés européennes font face et s'adaptent³⁹. C'est ce que démontrent de nombreux ouvrages locaux parus

37. Sylvie CAUCANAS (dir.), *Travailler à l'arrière (1914-1918)*, Carcassonne, Archives départementales de l'Aude, 2014.

38. Jay WINTER (éd.), *The Cambridge History of the First World War*, vol. 3 : *Civil Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 1.

39. Voir par exemple le numéro d'octobre 1917 de *Lectures pour tous* titré « Tenir sans pâtir. Comment passer l'hiver ».

ces dernières années et qui peuvent servir de baromètre afin de mesurer les capacités de résistance et de résilience des populations elles aussi mobilisées loin du front militaire. En effet, si la grande majorité des publications locales, dans la lignée de ce qui a été fait au sortir de la guerre par Jean Norton Cru en France par exemple, est encore très largement consacrée aux soldats et à leur sacrifice⁴⁰, nombre d'ouvrages abordent la vie quotidienne à l'arrière en France⁴¹ comme à l'étranger⁴². Si ces ouvrages connaissent un timide essor depuis une dizaine d'années puis une réelle croissance depuis 2013 grâce à l'effet d'aubaine assuré par la célébration du Centenaire, il est singulièrement étonnant – et significatif – de noter que la question de la quotidienneté à l'arrière et des bouleversements qui la frappent sont au cœur des préoccupations de certains cercles de chercheurs dès les années 1910. À cet égard, le cas les ouvrages publiés par la Dotation Carnegie pour la paix internationale est particulièrement révélateur.

Cette collection, s'appuyant sur des études nationales ou locales, a pour objectif de réaliser une synthèse collective des effets à court, moyen et long termes de la Grande Guerre (en Europe essentiellement). Se fondant sur le souhait de « mesurer, par une vaste enquête historique, le coût économique de la guerre et les perturbations qu'elle causerait dans la marche de la civilisation⁴³ », plus de 150 ouvrages paraissent durant l'entre-deux-guerres. Sur des sujets vastes ou très précis, les publications de la Dotation Carnegie, richement et rigoureusement documentés par des enquêtes au long cours menées par des spécialistes des questions économiques et sociales partout en Europe, dressent déjà quelques années après le conflit un constat saisissant des bouleversements nés du chaos et des troubles engendrés par le conflit. En France, l'un de ses plus illustres collaborateurs, l'économiste Charles Gide, s'interroge ainsi sur la nature et la portée des effets de la guerre sur l'économie et la société françaises⁴⁴. Des monographies locales viennent préciser le propos général, souvent rédigées par des notables locaux tel Édouard Herriot sur la ville de Lyon dont il est le maire. Ces ouvrages, qui ne sont pas exempts d'imperfections ni de subjectivité comme le souligne

40. Il suffit de voir combien de livrets, brochures, ouvrages sont consacrés aux morts pour la France dans une tentative de rendre hommage aux soldats ayant donné leur vie pour leur ville, leur village, leur « pays », en oubliant souvent ceux qui ont survécu.

41. Citons par exemple Béatrix PAU, *Des vignes aux tranchées. La Grande Guerre en pays biterrois*, Cazouls, Éd. du Mont, 2013, ou Collectif, *L'Indre à l'épreuve de la Grande Guerre*, Châteauroux, Éd. Points d'ancrage, 2015.

42. Keith GRIEVES, *Sussex in the First World War*, Lewes, Sussex Record Society, 2004, ou Mattia MASSARO, *L'Amministrazione Comunale di Saonara negli anni della Prima Guerra Mondiale. Uomini, progetti e realizzazioni*, Padova, Cleup Editore, 2015.

43. Citation tirée de la première page de la préface de tous les ouvrages publiés par la Dotation. Voir par exemple, Lucien MARCH, *Mouvement des prix et des salaires pendant la guerre*, Paris/New Haven, PUF/Yale University Press, 1925, p. vii.

44. Charles GIDE, *Le bilan de la guerre pour la France*, Paris/New Haven, PUF/Yale University Press, 1931, p. 1-11.

Alain Chatriot⁴⁵, représentent toutefois une source fondamentale pour la compréhension des enjeux de la vie à l'arrière. Or, jusqu'à une époque très récente, ils n'ont été que très peu exploités sous l'angle des fronts intérieurs.

Pourtant, déjà pendant la guerre, la thématique de la mobilisation à l'arrière est fondamentale. On s'enquiert très tôt de l'état d'esprit des populations – ce que l'on appelle par facilité l'« opinion publique⁴⁶ » – dans le cadre d'une double solidarité : réelle au niveau local entre parents, voisins, membres d'une même communauté ; imposée au niveau national par l'unité décrétée en haut lieu car nécessaire à la victoire. Dans cette logique, assez rapidement, on réfléchit aux moyens d'impliquer l'ensemble des citoyens, au-delà de la mobilisation militaire. En France, dès 1915, on met en place dans chaque région militaire des comités consultatifs d'action économique dont l'objectif est de « rechercher les mesures propres à maintenir et à développer l'activité agricole, industrielle et commerciale de la région⁴⁷ ». Composés par les autorités militaires et civiles, ils veillent à soumettre propositions et revendications, mais aussi à assurer l'exécution des mesures décidées par le gouvernement. Ce nouveau rouage permet ainsi de mettre en action les fronts intérieurs, au service de la zone des armées bien sûr, mais également, comme le souligne un rapport du député Jean Hennessy en 1916, des populations civiles⁴⁸. Bien évidemment, cette mise en tension ne se fit pas sans trouble ni discordes, tant au niveau national⁴⁹ que local (fraudes, marché noir, jalousies, dénonciations, etc.). Mais elle est symptomatique d'une implication de l'arrière dans la guerre selon des modalités qui varient suivant les lieux, les époques, les milieux, etc.

C'est cette variété de l'articulation des liens entre l'arrière et l'avant que l'ensemble des textes ici réunis cherche à mettre en exergue, dans un contexte européen contemporain où le poids du fait guerrier est encore largement perceptible. En témoigne positivement le succès du Centenaire, mais également négativement les répercussions des attaques terroristes en Europe, deux phénomènes permettant d'interroger avec plus de profondeur, de contre-champ et de légitimité la notion de « fronts intérieurs ».

45. Alain CHATRIOT, « Une véritable encyclopédie économique et sociale de la guerre », *L'Atelier du Centre de recherches historiques* (en ligne), 03 janvier 2009. Celui-ci précise que dans certaines monographies les auteurs laissent transparaître leurs convictions idéologiques (dans le domaine politique ou économique). C'est par exemple le cas en France, Charles Gide professant ses idées d'économie sociale, ou en Italie où les ouvrages permettent de contourner la censure fasciste.

46. Sur un sujet connexe, au front, lire André LOEZ, « Pour en finir avec le "moral" des combattants », dans Jean-François MURACCIOLE et Frédéric ROUSSEAU (dir.), *Combats. Hommage à Jules Maurin*, Paris, M. Houdiard, 2010, p. 106-119.

47. *Journal officiel de la République française*, décret du 31 octobre 1915, 31 octobre 1915, p. 7853.

48. Chambre des députés, Impressions, *Rapport tendant à améliorer la composition et le fonctionnement des comités consultatifs d'action économique*, n° 2400, 25 juillet 1916.

49. Il suffit de lire les débats parlementaires – et les oppositions localistes et lobbyistes qui s'y jouent – pour s'en convaincre. À ce sujet, voir Fabienne BOCK, *Un parlementarisme de guerre (1914-1919)*, Paris, Belin, 2002.

Sociétés en guerre, sociétés face à la guerre

Dans son édition du 21 juillet 2016, l'hebdomadaire *Le Point* proposait un dossier spécial intitulé « Comment tenir. 14 juillet 2016. Nice ». Une semaine après l'attentat ayant touché la promenade des Anglais, le journal s'adressait à une population en quête de réponses depuis les attaques du 7 janvier et du 13 novembre 2015. Ce choix éditorial soulignait la manière dont ces attaques ont bouleversé les repères d'une population restée épargnée depuis longtemps par de telles menaces, fréquentes dans d'autres parties du monde.

Pour les spécialistes des conflits armés du monde contemporain, et particulièrement de la Première Guerre mondiale, la référence à la ténacité des populations fait écho à un des thèmes les plus travaillés par l'historiographie récente de la Grande Guerre : comment ont-ils tenu dans cette guerre totale ? D'abord posée à propos des combattants confrontés à la violence des combats, la question est tout aussi pertinente à propos des civils qui ont dû faire face à un conflit dont la durée et la violence dépassaient tout ce qui avait pu être imaginé. Lorsque le colloque sur les fronts intérieurs de la Première Guerre mondiale s'est ouvert à Pau le 19 novembre 2015, les attaques du 13 novembre à Saint-Denis, au Bataclan et dans les rues du 10^e et du 11^e arrondissement de Paris étaient dans tous les esprits. Notre terrain de recherche commun et les thèmes abordés lors du colloque résonnaient avec cette actualité dramatique : victimes civiles, quête désespérée d'informations, appels à l'union nationale, militarisation des villes et des transports, craintes pour l'avenir, sont autant de thématiques familières aux historiens de la Première Guerre mondiale. Il était frappant d'observer comment la perception des risques parmi les participants du colloque variait en fonction de la distance géographique et des liens avec l'espace touché : Parisiens ayant le sentiment d'avoir quitté une ville où le pire pouvait arriver, étrangers aux prises avec les nouvelles mesures de sécurité des aéroports, provinciaux ressentant avec plus de distance la menace. Le bouleversement des repères opéré par les attentats entraînait ainsi douloureusement en résonance avec différentes dimensions des fronts intérieurs de la Grande Guerre sur lesquelles nous étions amenés à discuter.

La Première Guerre mondiale a pendant longtemps été abordée principalement sous l'angle de l'expérience combattante, en lien avec la culture militariste issue du XIX^e siècle et avec le poids de la parole combattante dans l'entre-deux-guerres⁵⁰. La figure du combattant, qui s'imposait dans les hiérarchies symboliques du temps de guerre, a ainsi continué à dominer la mémoire du conflit. John Keegan écrivait ainsi en 1999 que la Première Guerre mondiale « n'infligea aux populations civiles presque

50. Antoine PROST et Jay WINTER, *Penser la Grande guerre : un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004.

aucun des bouleversements ni des atrocités délibérées de la Seconde Guerre mondiale⁵¹ ». D'autre part, le surinvestissement scientifique et mémoriel touchant le front Ouest a joué un rôle évident dans la cristallisation de la dichotomie front combattant/front intérieur dans cet espace marqué par la stabilité des lignes de front. L'historiographie française doit d'ailleurs lutter plus que d'autres contre les biais induits par ces configurations, dans la mesure où l'ancrage du front Ouest sur son territoire y a durablement orienté les travaux scientifiques.

En France, les manifestations scientifiques organisées à l'occasion du Centenaire de la Grande Guerre ont été l'occasion de renouveler certaines perceptions du conflit et de les inscrire dans une approche comparée et globale, concernant des thématiques comme la mode, l'ordre public, la musique ou les pratiques et l'imaginaire de paix⁵². Cependant, le cadrage thématique ou géographique inhérent à ce type d'événements, ajouté aux choix des institutions organisatrices, n'a pas toujours permis de sortir d'un cadre français encore prédominant. C'est le cas de colloques ou publications consacrés aux femmes et aux questions de genre dans la Grande Guerre, portés par des sociétés historiques guidées par l'actualité du Centenaire⁵³. Dans le cadre britannique, une attention particulière a été portée au *home front* et à l'articulation des échelles, comme en témoigne le projet *Globalising and Localising the First World War* conduit à l'université d'Oxford⁵⁴. Pourtant, la plupart des publications britanniques récentes restent centrées sur l'expérience combattante, même si des collections comme *Your Towns and Cities in the Great War* ont pu saisir l'opportunité du Centenaire pour des publications d'histoire locale destinées au grand public⁵⁵. Le *home front* y a aussi donné lieu à la publication ou à la réédition d'ouvrages illustrés, quand d'autres développent des thématiques dont les

51. John KEEGAN, *The First World War*, New York, Knopf, 1999. Traduction de Heather Jones et Laurence van Ypersele, « Populations en danger », *La Première Guerre mondiale*, t. 3 : *Sociétés*, Paris, Fayard, 2014, p. 203-206.

52. Colloque sur les gendarmeries et les polices européennes face à la Grande Guerre (février 2016, Melun); colloque sur la mode, vêtement et société en Europe pendant la Première Guerre mondiale (Paris, décembre 2014); colloque sur les pratiques et imaginaires de paix en temps de guerre (octobre 2015, La Flèche); journée d'étude sur la santé et les expériences de guerre au xx^e siècle (novembre 2014, Vincennes); conférences sur l'arrivée du jazz ou des orchestres militaires noirs américains en Europe (novembre 2017, Saint-Maur ou février 2018, Nantes).

53. Kate ADIE, *Fighting on the Home Front: The Legacy of Women in World War One*, Londres, Hodder Paperbacks, 2014; Évelyne MORIN-ROTUREAU, *Françaises en guerre : 1914-1918*, Paris, Autrement, 2013. C'est aussi le cas du colloque « *Home Fronts: Gender, War and Conflict* » organisé en septembre 2014 à l'université de Worcester (RU) pour la conférence annuelle du *Women's History Network*.

54. University of Oxford, Centre for Global History [http://global.history.ox.ac.uk/?page_id=1642] (consulté le 21 juillet 2016).

55. Parmi des dizaines de titres : Gary DOBBS, *Cardiff and the Valleys in the Great War*, Barnsley, Pen & Sword, 2015; Scott C. LOMAX, *The Home Front: Derbyshire during the First World War*, Barnsley, Pen & Sword, 2016.

enjeux sont porteurs dans le contexte britannique, tel le bombardement⁵⁶. De la même manière, les tempos commémoratifs du Centenaire français restent guidés par la dimension militaire marquant les chronologies du conflit. C'est le cas du colloque consacré aux « batailles de 1916 » organisé par la Mission du centenaire en juin 2016, dont l'approche est largement déconnectée de la participation des fronts intérieurs à l'effort de guerre. Le rattachement à des institutions partenaires a aussi déterminé en France des colloques consacrés aux mains-d'œuvre (ministère du Travail) ou aux industries (ministère des Finances)⁵⁷.

C'est un des grands intérêts de ce recueil consacré aux fronts intérieurs européens entre 1914 et 1920 que d'inviter à interroger ces espaces et ces expériences spécifiques de la guerre à l'arrière en connexion avec les fronts combattants, alors que les configurations locales sont très diverses entre un front Ouest quasiment stable pendant plus de trois ans et les fronts russes ou ottomans marqués par la guerre de mouvement. L'échelle des violences exercées contre certaines populations, comme les Arméniens, signale aussi un degré inédit d'exposition aux risques au sein même des territoires civils⁵⁸. La porosité de ces frontières entre zone des armées et zone de l'intérieur invite donc à saisir la diversité des configurations locales et leurs liens avec la dimension militaire du conflit. C'est ainsi que l'expérience civile de la guerre a été abordée depuis une trentaine d'années en lien avec des fronts qui dépendent à de nombreux niveaux de l'effort collectif.

Néanmoins, de nombreux champs restent à explorer concernant les conséquences de la guerre sur les groupes sociaux dans leur diversité, tandis que des travaux récents sur l'intime, les petites patries ou les questions de genre ont montré tout l'intérêt d'une échelle infranationale pour un questionnement sur les identités qui permet aussi de sortir d'une vision encore trop centrée sur les expériences citadines du conflit⁵⁹. C'est finalement là où les discontinuités avec l'avant-guerre étaient les plus immédiates ou les plus visibles que les recherches se sont concentrées. L'attention portée aux ruptures a en particulier structuré les approches initiales de la « culture de guerre » avant que celle-ci ne soit réinvestie par une complexité attentive

56. Parmi plusieurs ouvrages de cet auteur : David BILTON, *The Great War Illustrated – The Home Front 1915*, Barnsley, Pen & Sword, 2016. Et sur le bombardement : Ian CASTLE, *The First Blitz: Bombing London in the First World War*, Londres, Osprey Publishing, 2015 ; Neil R. STOREY, *Zeppelin Blitz: The German Air Raids on Great Britain during the First World War*, Stroud, The History Press, 2015 ; Jerry WHITE, *Zeppelin Nights: London in the First World War*, Londres, Bodley Head, 2014.

57. Isabelle LESPINET-MORET, Laure MACHU et Vincent VIET (dir.), *Mains-d'œuvre en guerre. Régulations, territoires, recompositions*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018.

58. Raymond H. KÉVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, Paris, O. Jacob, 2006.

59. Clémentine VIDAL-NAQUET, *Couples dans la Grande Guerre : le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Les Belles Lettres, 2014 ; Michaël BOURLET, Yann LAGADEC et Erwan LE GALL (dir.), *Petites Patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013 ; Françoise THÉBAUD, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Payot & Rivages, 2013 ; Luc CAPDEVILA, François ROUQUET, Fabrice VIRGILI et Danièle VOLDMAN, *Sexes, genre et guerres (France 1914-1945)*, Paris, Payot, 2010 ; Jean-Louis ROBERT et Jay WINTER (dir.), *Capital Cities at War...*, *op. cit.*

aux circulations entre le front et l'arrière, aux dynamiques interculturelles qui sont au cœur de nombreux travaux récents traitant par exemple des empires multiculturels en guerre, tel le projet *Whose Remembrance?* porté par l'*Imperial War Museum* autour de l'expérience de guerre et la mémoire des populations de l'Empire britannique. Au-delà de la question de circulations, celles des formes et des degrés de mobilisation sont évidemment centrales croisant les dynamiques du consensus et de la cohésion sociale en temps de guerre⁶⁰.

Cet ouvrage propose donc d'aborder tant les convergences que la segmentation des expériences dans un conflit qui prit une dimension totale avec la mobilisation de l'ensemble des ressources des États pour l'effort de guerre. Il s'agira dès lors de mener une réflexion à différentes échelles permettant de relier les fronts intérieurs aux fronts militaires. Les reconfigurations des pratiques, des identités et des représentations dans le contexte de mobilisation – avec ses résistances et ses limites – pour l'effort de guerre y sont abordées dans quatre perspectives. Les aspects économiques sont essentiels à la compréhension d'un conflit qui s'appuie comme jamais auparavant sur des productions de masse reconfigurant le cadre productif. Mais les enjeux éthiques et civiques ne sont jamais loin quand il s'agit d'évoquer les ouvriers spéciaux ou les bénéfiques de guerre. Une seconde perspective s'intéresse à la question de l'encadrement des populations civiles par les initiatives privées ou étatiques qui contribuent de manière décisive à la mobilisation dans la durée des populations civiles. Le croisement des expériences rurales et citadines, dans des espaces encore peu connus, où les populations sont prises entre les pratiques ordinaires et l'extraordinaire du temps de guerre, fera l'objet d'une troisième thématique. Enfin, la construction des identités et des représentations croisées de la guerre à l'arrière permet d'inscrire la réflexion dans des perspectives interculturelles très neuves.

60. Pierre PURSEIGLE, *Mobilisation, sacrifice et citoyenneté. Angleterre-France, 1900-1918*, Le Kremlin-Bicêtre, Les Belles Lettres, 2013.